

## Baignoire sur pattes de poule

Marise Belletête

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belletête, M. (2019). Baignoire sur pattes de poule. *Moebius*, (160), 71–77.

# Baignoire sur pattes de poule

Marise Belletête

Nous faisons du feu dans la cour, celle  
qu'on ne reconnaît plus, où rien ne  
pousse à part la menthe et une moitié  
de clôture pour nous protéger du train  
lorsque l'heure avance.

Dans le chaudron: carcasses, langues,  
herbes amères.

La plus grasse casse son petit doigt  
comme un bréchet.

Nous souhaitons un miroir vide, sans  
oiseaux fous dans le blanc des yeux.

Que le bûcher s'agence à nos robes.

\* \* \*

Nous disons: «Nous sommes pareilles avec nos trente et une morts, toutes petites et égarées.»

Nous répondons: «C'est pour mieux nous dévorer.»

Dès le berceau, nous collectionnons la solitude dans notre poumon droit, les rallonges électriques et les tuiles vierges du scrabble, comme un mobile vissé au-dessus de nos têtes.

\* \* \*

Nous avons toutes le don de marcher dans les escaliers sans nos bas, de comparer nos échardes, de saigner dans la baignoire, d'enlever les poils de chats sur les fauteuils pour sauver les apparences.

Nos fondations sont prévisibles.

La morphologie des contes aussi.

\* \* \*

Nous domestiquons les mouches noires  
pour calmer nos syndromes d'imposteur  
et laissons la radio allumée.

Il nous arrive de danser, mais bien peu.

Nous ne sommes pas Cendrillon.

Nous ne sommes pas Rose Latulipe.

Nous économisons pour un plancher qui  
ne s'ouvre pas sur un cimetière indien.

\* \* \*

Tant de vide à bercer dans la maison qui  
tremble.

\* \* \*

Le bruit des plumes affaiblit la charpente,  
effiloche le tissu. Nos jupes à sécher. Nos  
châles. Nos catalogues.

Nous n'avions pas prévu servir d'isolant.

Nous détisser fibre par fibre.

\* \* \*

Combien de somnifères? Combien de bardeaux partis au vent?

Nous absorbons la mousse jusqu'à la mémoire des matelas.

Il n'y a rien que l'on puisse faire avec nos greffes, nos crochets et nos ciseaux à bouts ronds.

Rien que l'on puisse boire pour empêcher notre mue.

Nos ovaires en macramé.

Les pigeons dans nos ventres.

\* \* \*

Nous oublions comment nous jeter l'une l'autre par les vitres sales et les plafonds qui tombent.

Nous oublions de quel bois nous réchauffer après la voix trop nue de l'hiver.

Nous oublions quel est le pourcentage de notre peau occupé par la poussière.

\* \* \*

La forêt sur nos épaules.

Une bretelle trop serrée.

\* \* \*

Nous négligeons de remplir la mangeoire  
et nos papiers d'assurances.

Les oiseaux signeront nos chèques en  
blanc.

\* \* \*

Reste la raison pour laquelle la forme  
creuse des nids et les coupes en verre  
nous troublent.

Reste le frisson d'être là, côte à côte, avec  
nos organes sous vide.

Toi et moi, et elle, et elle encore. Têtes et  
sexes de poupées russes déboulés dans  
l'escalier.

\* \* \*

Nous rêvons de suivre les oies blessées  
en ajustant nos cicatrices aux leurs.

De laisser le désordre à d'autres.

Les traces de doigts et de pluie,

les planches minces à faire peur,

la balançoire

et les biscuits au gingembre qui  
s'égrènent,

ce qui reste après l'envol entre nos lèvres  
minces.

\* \* \*

Chacune condamnera sa propre chambre.

Chacune y plantera son clou.

C'est pour mieux ne plus se cacher dans  
les murs de pain rance.

\* \* \*

Dans nos gorges, nous coucherons notre  
colère comme le cadavre d'une mésange  
gelée.

Je la disséquerais.

Tu la parleras.

Elles la traduiront.

Nous saurons survivre à ce qu'on avale  
de force.

\* \* \*

Peu importe le cœur, le foie, la langue que  
nous donnerons pour pouvoir l'écrire.

Peu importe l'estomac broché.

Les cintres enfoncés.

C'est dans notre ADN.

Au fond de la baignoire.

Avec nos voix de petites filles.